

## Module F2

### TRAVAIL PERSONNEL

#### EXEMPLE D'ANALYSE – TEXTE D'ALEXANDRE JOLLIEN

**N.B.** : le texte ci-dessous vise à illustrer une analyse possible à partir de certains concepts vus dans la partie sociologie du module. L'analyse est bien plus longue que ce qui est attendu au niveau de l'examen et peut mobiliser des concepts qui ont été très rapidement abordés cette année au cours du module. Merci donc de prendre ce document avec le recul nécessaire **et de ne pas le prendre comme un modèle à reproduire tel quel !**

Dès le début du texte, ce que l'on comprend, c'est qu'Alexandre Jollien s'est construit au cours d'une **socialisation** qui le renvoie depuis toujours à sa différence et à sa particularité. « Je suis un anormal ». Il a dû se confronter à des **modèles normatifs** auxquels il est conscient de ne pas correspondre et avec lesquels il a dû composer. Son écrit le situe dans un difficile rapport à la **norme** : il précise comment ses gestes, ses comportements, sa manière de communiquer sont très rapidement considérés comme hors norme ou comme il le dit lui-même « étranges ». En ce sens, il s'estime considéré par certains comme **un déviant** puisque selon Becker, la déviance est « une conséquence de l'application par les autres, de normes et de sanction (...). Le déviant est celui auquel la collectivité attache une étiquette » (Becker, 1985, p.33). Il affirme clairement se sentir « jugé, réduit à l'étiquette de handicapé par le regard de l'autre » et il se définit de manière explicite comme sanctionné par ce regard. C'est selon lui la lourdeur de ce regard qui crée avant tout la situation de handicap : il évoque un handicap social bien plus douloureux à ses yeux que le handicap physique. Ces aspects renvoient clairement à la **réalité psychologique** qui existe au sein de la société, à cette **pression sociale** qui pousse au conformisme et qui place les personnes « hors norme » dans une situation d'inégalité par rapport aux autres.

Dès le début de son écrit, il démontre que son identité se construit dans une forte **tension entre identité personnelle et sociale**. « Je suis un anormal ». Il se définit donc lui-même comme différent, mais ajoute aussitôt « on l'a dit, assez. Je l'ai senti ». Ces premiers mots renvoient à l'interaction qui existe entre identité personnelle et sociale et qui fonde donc le **processus identitaire**. L'identité résulte bien des relations complexes entre la définition extérieure de soi et la perception de soi. Le récit de Jollien démontre comment la réduction de son identité sociale à une identité de personne handicapée peut avoir des conséquences sur son identité personnelle et qu'à partir de là, il a dû accomplir un travail considérable pour que ces effets ne soient pas néfastes à son **équilibre identitaire**. Il est conscient qu'il ne peut exister indifféremment du regard que les autres portent sur lui. S'il se déclare anormal, c'est en se fondant essentiellement sur le regard qu'il affirme « sentir » sur lui et le fait que cela touche aux sens n'est pas sans importance. Ce qu'il affirme, c'est le fait de « sentir » sa particularité dans les interactions quotidiennes (mouvement des yeux, « les yeux rieurs », « les yeux qui m'épient », « les yeux réprobateurs, méprisants, condescendants »), regard qui descend sur sa démarche ou sur l'étrangeté de ses gestes ou paroles. Ce qui est donné à voir (donc en termes **d'identité sociale**) sont ses gestes et paroles qui diffèrent de celles de la norme et font qu'il se sent étiqueté comme déviant. Alexandre insiste cependant sur le fait que tout n'est pas donné à voir et que ce qui « se cache derrière » ces comportements n'est pas connu. En ce sens, ce qui n'est pas connu fait donc davantage partie de son **identité personnelle** : ce en quoi il est unique, « l'ensemble des représentations et des sentiments qu'il développe à propos de lui-même » (Tap, 1998 in Ruano, p.65),

ce en quoi il est différent des autres, que ce soit des autres personnes en situation de handicap ou des autres de manière globale.

Son identité sociale est clairement réduite, dans ses interactions au seul trait identitaire de personne handicapée, voire, comme il le dit de manière plus directe et agressive, à la seule identité de « débile ». Alexandre Jollien est philosophe et père de trois enfants, mais ces statuts et rôles sociaux ne sont pas visibles lorsqu'il déambule dans les lieux publics. Cela démontre l'importance des aspects physiques, de ce qui est donné à voir au premier regard, en termes d'identité sociale. Son identité, pourtant multiple (Lahire, 2010) comme celles de tout un chacun semble clairement réduite par son appartenance à **la catégorie** des personnes désignées comme handicapées. Apparaît ici le **mécanisme de catégorisation sociale** qui consiste à distinguer les personnes en situation de handicap de celles qui correspondent à une norme bien que relative. Il y a eux, « les handicapés », et nous, les autres, les normaux. Dans ce processus, **le biais de contraste** accentue les différences entre **l'endogroupe et l'exogroupe**. En outre, **le phénomène d'assimilation** au sein de la catégorie est connu : il concerne la tendance à mal distinguer les différents troubles possibles et à accentuer les ressemblances entre les personnes appartenant à la catégorie des « handicapés » (phénomène **d'homogénéisation de l'exogroupe**) souvent par manque de connaissances réelles sur la complexité des différents troubles. Le danger est alors très grand de faire appel aux **stéréotypes** puisque la plupart des individus manque d'informations sur la catégorie créée. Les idées et croyances véhiculées sur les personnes en situation de handicap sont rarement valorisantes. Jollien évoque des exemples de stéréotypes auxquels il fait face dans son quotidien : « un handicapé ne voyage pas en première classe », « Pour elle, je n'étais qu'un handicapé, un débile ». Il exprime très bien le passage du stéréotype au préjugé qui définit les attitudes provoquées par les croyances : « le débile pouvait devenir dangereux. Peut-être cachait-il un pervers ? ». Il résume **ce processus de catégorisation** en affirmant que « l'anormal doit rentrer dans une case préétablie ». **Le préjugé** qui suit le ou les stéréotypes, est le plus souvent négativement teinté : les sentiments qu'inspirent les personnes handicapées vont plutôt dans le sens d'une réaction défavorable à leur égard : la peur, la fuite, le rejet, la méfiance ou la pitié, face à ce qui est considéré comme « étrange ». Il est difficile de s'ouvrir à la différence. L'auteur évoque un « jugement sans appel ».

Le concept de **stigmatisation** résume parfaitement le phénomène vécu par Alexandre Jollien. Il subit en effet un processus d'attribution d'un stigmate très fortement visible puisqu'il touche à son identité sociale (en l'occurrence ici le fait de ne pas pouvoir se mouvoir de manière ordinaire, d'avoir des gestes lents et une élocution difficile, on peut donc parler de stigmates avant tout corporels) qui jette un discrédit profond sur son identité (Goffman, 1975). Il explicite le fait de subir une perte de statut, de se sentir discriminé au point de faire partie d'un groupe particulier, les « handicapés » (Croizet & Leyens, 2003). L'effet de réduction identitaire est également très bien illustré par l'auteur : « difficile de changer cette première impression, douloureux de s'y voir **réduit** sans pouvoir s'expliquer » ; « ce regard n'a vu de moi que des gestes désordonnés. Pour elle, **je n'étais qu'un handicapé, un débile** » ; « être jugé, réduit à l'étiquette de handicapé (...) douloureux obstacle, **pénible réduction** » ; « ne retient de moi que ce qui dysfonctionne ». Alexandre Jollien se sent marqué et réduit à une seule facette de son identité (Bouthilier & Filiatrault, 2003). Le phénomène de contagion est également illustré dans son texte : de handicapé à débile, de débile à dangereux, de dangereux à pervers.

Peut-on considérer comme de la discrimination ce que relate Alexandre Jollien dans ce texte? Très clairement oui, lorsqu'il affirme avoir été infantilisé puisque tutoyé dans un contexte où d'autres

personnes auraient été vousoyées, quand on ne s'adresse pas à lui pour connaître ce qu'il souhaite manger, et lorsqu'il explique avoir été déplacé d'un wagon de première classe à un wagon de deuxième classe. On peut considérer ces comportements ou conduites comme discriminatoires et comme une forme de manifestation de la stigmatisation. Il est traité, parce qu'étant défini comme handicapé, de manière différenciée d'autres personnes dans une situation comparable. Ce traitement est illégitime au regard de normes relatives à des usages sociaux ainsi qu'à des normes légales (pour l'aspect lié au changement de wagon) (Simon, 2004). On peut faire le lien ici avec les références juridiques présentées lors de l'enseignement (et notamment l'art. 8 de la Constitution fédérale al. 2 et 4 qui touche spécifiquement les personnes handicapées ; ainsi qu'à la Loi fédérale sur l'élimination des inégalités frappant les personnes handicapées).

Le récit de Jollien illustre bien ce que ce processus produit au niveau de son identité personnelle, au niveau émotionnel surtout : douleur, dépit, tristesse, rage, méfiance. Il relate l'effet possible de ces émotions sur son équilibre identitaire : « ne pas croire le regard qui m'installe au rang de malheureux », « le regard que je porte sur ma faiblesse est évidemment nourri par celui que l'autre porte sur moi ». **La tension identitaire** est au cœur de son propos et ce qui impressionne dans son texte, c'est la conscience qu'il a de du fait que ce regard jugeant impute son propre regard sur lui et qu'il doit donc développer **des stratégies identitaires** afin de lutter contre sa propre dévalorisation : la perte d'estime de lui-même pouvant découler du jugement produit par autrui.

Son travail, sa stratégie identitaire, pour gérer cette tension va consister à « ne pas conditionner son bonheur à l'autre » et à agir sur ce qui dépend de lui, c'est-à-dire sur sa capacité à progresser au niveau physique et surtout sur le regard qu'il porte sur lui-même et comme il le dit lui-même sur « sa faiblesse ». Il évoque par exemple l'humour malgré les difficultés liées à la force des regards posés. **Les ressources** qu'il affirme devoir utiliser pour parvenir à son but sont nombreuses et **sont très individuelles** (par opposition à des ressources qui lui seraient fournies par son contexte de vie), à commencer par celle de prendre conscience de ce qui se joue comme il le fait si bien dans son texte. Il est par exemple conscient du risque d'isolement que pourrait produire le repli sur lui-même pour se blinder des yeux rieurs et de la moquerie : il sait que le rapport à l'autre est nécessaire à son épanouissement. Il aborde en ce sens **la théorie de l'identité sociale** (Tajfel, 1972) : chacun s'efforce de créer et préserver une identité sociale positive dans ses interactions et développe des stratégies identitaires pour aller ce sens. Les ressources qu'il développe se fondent sur des valeurs qu'il exprime de manière explicite : malgré le sentiment de rage produit par la situation de la jeune femme dans la salle d'attente de la gare, il trouve en lui-même une invitation à la tolérance, à la responsabilité individuelle (« qui suis-je pour juger »), à l'humilité, pour ne pas reproduire le même comportement de réduction identitaire. Ces ressources sont très individuelles et si importantes que le philosophe qu'il est fait alors référence aux stoïciens pour évoquer le combat intérieur mené pour agir sur ce qui dépend de lui. Il est évident que certaines personnes, dans la même situation, ne pourraient simplement pas mobiliser de telles ressources individuelles. Sa stratégie consiste à ne pas attendre des autres, mais à travailler sur lui-même et sur son rapport au monde. Il prend une grande responsabilité par rapport à celui-ci : « Si je ne suis pas responsable du regard des autres, je suis responsable du mien » ; « je peux tout mettre en œuvre pour (...) » ; « je dois m'aimer comme je suis, (...) je dois progresser, m'améliorer » ; « il me faut donc tout mettre en œuvre pour lutter (...) » ; « rien n'est pire que la résignation béate, la capitulation prématurée » ; « le combat porte (...) sur ce qui dépend de moi ». Les termes sont forts, pour lui, il s'agit bien d'un combat, d'une lutte. Mais combien, face à tant d'adversité, auraient pu capituler avant même d'avoir commencé à lutter ? Qu'en est-il alors des

supports externes qui pourraient intervenir dans la situation pour pallier à un manque de ressources individuelles ? (personnes-ressource lui permettant de prendre conscience de ce dont il prend conscience lui-même, capacité des personnes avec lesquels il interagit à ne pas tomber dans le stéréotype et le préjugé comme il le mentionne à la fin de son texte, campagnes de sensibilisation cherchant à transformer les stéréotypes liés au handicap, stratégies à dimension plus collective, etc.).

L'auteur développe une force incroyable pour faire mentir l'effet d'auto-réalisation (Merton, 1949) qui le verrait se conformer aux attentes de comportements qui lui sont exprimées. En obtenant un master en philosophie, en écrivant des ouvrages, en obtenant des prix, il démontre son combat pour ne pas être réduit à l'identité de débile et pour transformer les stéréotypes sur les personnes handicapées. Ce travail de valorisation individuelle lui a permis d'obtenir une notoriété publique qui participe sans doute à une nouvelle transformation identitaire pour lui et à un nouveau rééquilibrage. L'expérience de Jollien montre bien la capacité d'action que les individus ont sur leur identité.

En conclusion, si l'auteur démontre d'importantes capacités individuelles à gérer les tensions identitaires liées à sa situation, il exprime dans le dernier paragraphe de manière évidence comment les interactions et les rencontres peuvent être riches lorsque l'autre déconstruit ces logiques de jugement : « Nous bavardons, nous rions. (...) nulle pitié, nulle peur. Deux singularités s'approchent, se reconnaissent, avec pour seule guide, l'authenticité. Tout est dans le regard, moi je le veux vierge, neuf, innocent, chaque matin ». Ces derniers mots semblent à retenir pour tout professionnel du travail social qui doit s'ouvrir à une nouvelle rencontre : un regard vierge, neuf, innocent, à chaque fois... mais les processus que nous avons travaillés ensemble démontrent à quel point cet objectif est difficile et demande un travail de positionnement professionnel.

En conclusion, ajoutons que cet article invite les étudiant-e-s à réfléchir à l'utilisation des termes utilisés pour parler des publics du travail social et permet de travailler sur l'évolution des notions liées au champ du handicap : débile, personne handicapée, personne en situation de handicap. Le premier terme réduit la personne au handicap et a donc été considéré comme fortement stigmatisant. Le deuxième terme est plus acceptable mais présente également un risque de réduction même si on évoque le fait qu'avant d'être handicapé, l'individu est d'abord une personne. L'utilisation de ces termes dépend des contextes et on le voit ici Jollien utilise la notion de handicap sans référence à l'approche de Fougeyrollas (soit le PPH ou processus de production du handicap) qui distingue les notions de déficience, incapacité et situation de handicap. La troisième terminologie (Fougeyrollas notamment) permet d'insister sur le fait que ce n'est pas la personne qui est porteuse du handicap mais que le handicap naît d'une interaction entre les ressources et difficultés de la personne et le contexte dans lequel évolue cette personne. Une personne qui ne peut plus marcher a donc une déficience motrice et doit se déplacer en chaise roulante. Si le contexte est adapté au niveau physique, elle ne subira pas forcément d'incapacités fonctionnelles découlant de son trouble et ne devra pas être considéré comme en situation de handicap. Cette terminologie est en ce sens clairement moins stigmatisante et permet de réduire les inégalités qui frappent ces personnes en travaillant sur l'adaptation des contextes institutionnels (mésosocial) par des décisions politiques (macrosocial).